

SOCIÉTÉ, COMMUNAUTÉ, ASSOCIATION...

Didier Lambois

L'homme est-il, par nature, un « *animal politique* » comme le disait Aristote, ou est-ce uniquement la nécessité qui a contraint les hommes à s'associer et à vivre ensemble, comme le pensait Rousseau ? Il est vrai que bien souvent la vie sociale nous semble pesante, contraignante, et si nous avons ce sentiment c'est peut-être parce que nous ne sommes pas des insectes sociaux qui vivent instinctivement pour le groupe auquel ils appartiennent ; en tant qu'humains nous avons une singularité, une identité, nous sommes des sujets conscients, uniques, et nous sommes enclins à penser à nous bien plus qu'au groupe. Mais nous savons aussi que la solitude est très vite insupportable et que sans les autres nous ne serions rien.

Sociable par nature ou contraint à vivre en société ? Nous ne chercherons pas ici à résoudre ce problème mais nous pouvons illustrer cette contradiction inhérente à notre nature par l'expression qu'utilise Kant : « **l'insociable sociabilité** ». Kant voyait dans cette contradiction une source de richesse, la condition même du progrès et de la vitalité des sociétés :

« Le moyen dont se sert la nature pour mener à son terme le développement de toutes ses dispositions est leur antagonisme dans la société, dans la mesure où cet antagonisme finira pourtant par être la cause d'un ordre réglé par les lois. J'entends ici par antagonisme l'insociable sociabilité des hommes, c'est-à-dire leur penchant à entrer en société, lié toutefois à une opposition générale qui menace sans cesse de dissoudre cette société. Une telle disposition est très manifeste dans la nature humaine. L'homme a une inclination à s'associer, parce que dans un tel état il se sent plus qu'homme, c'est-à-dire qu'il sent le développement de ses dispositions naturelles. Mais il a aussi un grand penchant à se séparer (s'isoler) : en effet, il trouve en même temps en lui l'insociabilité qui fait qu'il ne veut tout régler qu'à sa guise et il s'attend à provoquer surtout une opposition des autres, sachant bien qu'il incline lui-même à s'opposer à eux. Or, c'est cette opposition qui éveille toutes les forces de l'homme, qui le porte à vaincre son penchant à la paresse, et fait que, poussé par l'appétit des honneurs, de la domination et de la possession, il se taille une place parmi ses compagnons qu'il ne peut souffrir mais dont il ne peut se passer² ».

Schopenhauer illustre cette contradiction par une petite parabole savoureuse et pertinente :

« Par une froide journée d'hiver un troupeau de porcs-épics s'était mis en groupe serré pour se garantir mutuellement contre la gelée par leur propre chaleur. Mais tout aussitôt ils ressentirent les atteintes de leurs piquants, ce qui les fit s'écarter les uns des autres. Quand le besoin de se réchauffer les eut rapprochés de nouveau, le même inconvenient se renouvela, de sorte qu'ils étaient ballottés de çà et de là entre les deux maux jusqu'à ce qu'ils eussent fini par trouver une distance moyenne qui leur rendît la situation supportable. Ainsi, le besoin de société, né du vide et de la monotonie de leur vie intérieure, pousse les hommes les uns vers les autres ; mais leurs nombreuses manières d'être antipathiques et leurs insupportables défauts les dispersent de nouveau. La distance moyenne qu'ils finissent par découvrir et à laquelle la vie en commun devient possible, c'est la politesse et les belles manières³. »

Faire société ce n'est pas simplement être poli et trouver la bonne distance (même si cela est très important !), vivre en société c'est d'abord s'associer. Le mot « société » vient d'ailleurs du latin *socius*, associé. Faire société c'est être solidaire. Mais les sociologues distinguent deux formes de solidarité qu'il faut prendre en compte.

Nous pouvons nous sentir liés aux autres parce que nous partageons les mêmes valeurs, les mêmes modes de vie, les mêmes croyances etc. Nous vivons ensemble pour ce que nous avons de commun : nous sommes en **communauté**. Cette identité résulte de ce que Durkheim et les sociologues nomment la « **solidarité mécanique** ». Mais nos modes de vie actuels et la division du travail impliquent une forme de complémentarité qui est indéniable.

² Kant, *Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique* (1784).

³ Schopenhauer, *Parerga et Paralipomena*, §396.

Nous n'avons pas les mêmes qualités et les mêmes activités ; nous avons besoin les uns des autres tout comme un organisme a besoin des différents organes pour fonctionner. Cette « **solidarité organique** » est à l'origine d'un être à part entière : la **société**.

Nous pouvons illustrer l'apparition de cet être nouveau en évoquant la naissance de Nicolas Bourbaki. Tous les mathématiciens connaissent ce nom. Ils savent peut-être que Nicolas est né en juillet 1935, à Besse-en-Chandesse... mais ils savent aussi que Nicolas n'est pas un homme. Nicolas Bourbaki est pourtant un être, certes un être abstrait, mais c'est un être, un être qui agit, qui produit etc. En ce sens la société est aussi un être.

C'est d'abord la volonté de collaborer qui, sous l'impulsion d'André Weil, rassemble et unit ces grands mathématiciens que sont Jean Dieudonné, Henri Cartan, Jean Delsarte... pour n'en citer que quelques uns. Mais cette volonté de collaborer (solidarité organique) s'accompagne d'un réel désir d'échanger, de communier (solidarité mécanique). Le premier numéro du Journal de Bourbaki (novembre 1935) l'indique explicitement :

« *Établir par tous les moyens utiles une liaison intime, une véritable communion, essentielle et substantielle, entre les différents membres du corps de Bourbaki* »⁴

Chacun des membres du groupe y est comparé à un organe du corps de Bourbaki (solidarité organique) mais Bourbaki a multiplié les rencontres et les séminaires parce qu'il a compris la nécessité de donner une dimension quasi affective au groupe (solidarité mécanique). Une association qui ne ferait pas œuvre commune serait une association sans but, une association perdue. Une association qui ne saurait pas vivre et rire ensemble serait une association sans âme, une association morte.

Ceux qui rêvent d'une vie associative réussie doivent avoir présentes à l'esprit ces deux exigences. C'est ce que savent faire ceux qui font vivre l'Association des Professeurs de Mathématiques de Lorraine : remerciez-les ! Vous en doutez ? Alors venez les rejoindre lors d'une des nombreuses rencontres qu'ils organisent régulièrement : journées régionales, séminaires, goûters etc...

⁴ Il faut lire ce premier numéro pour bien comprendre cette volonté de créer un être :

http://sites.mathdoc.fr/archives-bourbaki/PDF/delj_b_001.pdf

Vous trouverez de plus amples informations sur https://fr.wikipedia.org/wiki/Nicolas_Bourbaki ou encore sur le journal du CNRS <https://lejournal.cnrs.fr/articles/bourbaki-et-la-fondation-des-maths-modernes>